



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



TIRÉ A 50 EXEMPLAIRES.



HÉRO ET LÉANDRE,

Poème

DE MUSÉE LE GRAMMAIRIEN,

TRADUIT DU GREC

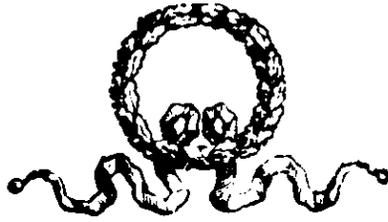
Par J.-F. Grégoire et F.-B. Collombet.



LYON,

BOHAIRE, RUE PUIIS - GAILLOT, 10.

—
1834.



Les critiques sont partagés sur l'histoire de Héro et de Léandre. Ceux-ci, avec le savant numismate Nicolas Mahudel (1), la relèguent au nombre des fables, appuyés sur un passage de Strabon (2) qui semble prouver l'impossibilité du trajet réitéré de Léandre. Ceux-là, avec la Nauze (3), jugent son authenticité bien démontrée par une ancienne tradition, par des médailles abydiennes qui nous représentent un nageur au milieu des flots, par de nombreux témoignages d'auteurs grecs et latins.

Pour nous, si notre sentiment pouvait être de quelque poids en cette matière, nous croirions volontiers à une chose que les faits établissent assez bien, et qui n'est pas invraisemblable, puisqu'elle s'est reproduite de nos jours, comme on le verra bientôt. Qu'il en soit, du reste, nous rapporterons ici quelques-unes des autorités qui peuvent prouver l'existence de Héro et de Léandre, et en même temps venir à l'appui du récit de Musée.

Ovide rappelle plusieurs fois dans ses vers l'histoire tragique des rives de Sestos. Ainsi, voulant dire que ce n'est pas toujours par amour que l'on remplit un engagement amoureux, il s'exprime

(1) Mahudel se trouvait à Lyon en 1709. Il y était l'un des principaux acteurs des doctes conférences qui se tenaient chaque lundi chez le trésorier Lavalette, en présence de l'intendant Trudaine qui les avait d'abord établies chez lui. *Biog. univ. art.* MAHUEL.

(2) *Géog. lib. ix.*

(3) *Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lett., tome VII, pages 240 et suiv.*

en ces termes : « Tu aurais souvent pu , ô Léandre , te passer de ton amie ; tu passais le détroit pour qu'elle connût ton courage (4). » Rappelant ailleurs le dernier trajet où périt Léandre : « Plus d'une fois , dit-il , le jeune amant de Héro avait passé les ondes à la nage , et il les aurait encore passées cette dernière fois , mais sa route était ténébreuse (5). » Le même poète comparant ailleurs la largeur de l'Euxin , aux bords duquel il était exilé , avec le canal étroit de l'Hellespont , « Léandre , dit-il , si tu avais eu jadis une pareille mer à traverser , on ne pourrait pas accuser un petit détroit d'avoir été la cause de ta mort (6). »

Virgile était contemporain d'Ovide ; or , on ne peut douter qu'il n'ait eu Léandre en vue , quand il a dit dans ses *Georgiques* , III , 258 :

Que n'ose un jeune amant qu'un feu brûlant dévore !
L'insensé , pour jouir de l'objet qu'il adore ,
La nuit , au bruit des vents , aux jeux de l'éclair ,
Seul traverse à la nage une orageuse mer ;
Il n'entend ni les cieux qui grondent sur sa tête ,
Ni le bruit des rochers battus par la tempête ,
Ni ses tristes parens de douleur éperdus ,
Ni son amante , hélas ! qui meurt , s'il ne vit plus (7).

Strabon , qui donna des ouvrages de géographie presque dans le même temps que Virgile et Ovide se distinguaient par leurs poésies , Strabon , dans la description de Sestos et d'Abydos , fait une mention expresse de la tour de Héro (8). Un monument public tel que celui-là , qui portait alors le nom de Héro , est , ce me semble , une grande preuve de la vérité de l'histoire qu'on en racontait.

Pomponius Mela , autre géographe , de la même époque à peu près , dit qu'Abydos était « célèbre par un commerce amoureux , qui avait autrefois éclaté (9). » Cette seule expression *autrefois* fait assez sentir qu'on ne regardait point , dans ces premiers temps , comme un conte fait à plaisir l'histoire de Héro et Léandre.

Lucain dit , en parlant de César qui s'embarque sur l'Hellespont :

(4) Sæpe tua poteris , Leandre , carere puella :
Tranabas ; animum nosset ut illa tuum.

Artis amator. II , 249-50.

(5) Sæpe petens Hero juvenis tranaverat undas :
Tunc quoque tranasset , sed via cæca fuit.

Amor. II , *eleg.* XVI , 31-2.

(6) Si tibi tale fretum quondam , Leandre , fuisset ,
Non foret augustæ mors tua crimen aquæ.

Trist. III , *eleg.* X , 41-2.

(7) Trad. de Delille.

(8) Lib. IX.

(9) Lib. I.

« Il voit les gorges thréaciennes , et cette côte fameuse par l'amour ,
 « et la tour de Héro sur un fatal rivage (10). » Silius Italicus parle
 du détroit de Léandre dans l'Hellespont , qui vit mille vaisseaux du
 roi Xercès (11) ; et Statius , de la prêtresse de Sestos , qui , pleine
 d'anxiété , regardait continuellement du haut de sa tour (12).

Martial a fait de l'aventure de Léandre le sujet de deux épigrammes (13) , dont l'une a été souvent traduite ou imitée en vers français (14).

Les auteurs de l'*Anthologie* n'ont point oublié un sujet si convenable à leur genre d'écrire. On voit , parmi eux , Antipater de Macédoine , s'écrier , en parlant des naufrages arrivés dans l'Hellespont :
 « Malheureux Héro , et toi , infortuné Déimaque , vous perdiez dans
 « ce trajet de peu de stades , l'une un époux , et l'autre une épouse
 « chérie (15). »

A tous ces témoignages , on peut joindre encore l'autorité des anciennes médailles ; on en trouve un grand nombre avec des revers , où se lisent les noms de Héro et de Léandre , et où l'on voit Léandre , précédé d'un Amour , qui porte le flambeau à la main , nager vers Héro , qui est au sommet d'une tour (16).

(10) *Threiciasque legit fauces , et amore notatum
 Equor , et Heroas lacrymoso littore tarres.*

Pharsal. IX , 654-5.

(11) *Panic. VIII , 621.*

(12) *Thebaid. VI , 546-7. — Sylv. I , carm. II , 87-8.*

(13) *De Spect. XXV. — Epigr. XIV , 181.* Voyez encore Ausone , dans son idylle de l'*Amour* , — Strozza , le père , dans le 1.^{er} livre de son *Eroticon* , — J. B. Mantuan , dans un poème à Héliose , — et Pontanus , dans son 1.^{er} livre de l'*Amour conjugal*.

(14) Voltaire , par une singulière bévue , croyait que Martial avait imité de quelque ancien celle de ces deux épigrammes qu'il traduit ainsi :

Léandre conduit par l'amour
 En nageant , disait aux orages :
 Laissez-moi gagner les rivages ,
 Ne me noyez qu'à mon retour.

Dict. phitos. au mot EPIGRAMME.

Voyez plusieurs imitations de la même pièce , par MM. Péricaud , Eloi Johanneau , etc. , dans le *Martial* de Simon , tom. III , pag. 646. Voici celle de M. Péricaud :

En traversant la mer , Léandre épris d'amour
 Disait : Ne me noyez , ô flots , qu'à mon retour.

(15) *Antholog. lib. 1 , Tit. V , epig. 7. — Lib. III , Tit. VII , epig. 7. édit Grotius.*

(16) *Mém. de l'Acad. tom. VII , pag. 243.*

Sans nous arrêter plus long-temps à une discussion inutile, venons à quelque chose de plus agréable et de plus piquant, au poème de Musée, sur les amours de Héro et de Léandre.

Le nom de Musée a été commun à plusieurs grands hommes de la Grèce, poètes, historiens, philosophes. Celui-ci est appelé, dans les manuscrits : *Musée le Grammairien*. Il semble avoir été inconnu, aussi bien que son ouvrage, à tout ce qu'il y a d'anciens scholiastes, et plusieurs de ses passages paraissent empruntés des *Dionysiennes* de Nonnus, de Panopolis. Les opinions, dit Schoell, varient beaucoup sur l'antiquité de son poème. Jules-César Scaliger croyait qu'il était de l'ancien Musée l'Albénien, et, par conséquent, antérieur à la poésie ionienne (17). Sans doute, cette petite épopée est digne de la haute antiquité, sous le rapport de la fable et de la diction; mais, en même temps, elle porte des traces évidentes d'un origine moderne, tant dans la teinte sentimentale, par laquelle l'auteur a su adoucir la manière peu délicate dont les anciens traitaient l'amour physique, que dans quelques images. Croit-on, par exemple, qu'un poète du temps d'Homère aurait dit : « Les anciens assuraient faussement qu'il n'y avait que trois graces; l'esprit de Héro pétillait de cent graces, quand elle sourit (18). » Aussi l'opinion de Scaliger a-t-elle été rejetée par son fils Joseph (19), et par tous les critiques postérieurs. Quelques-uns d'entre eux ont même placé ce poème dans le XII^e ou XIII^e siècle, parce que la première mention, et la seule, en est faite par Tzetzes, qui en parle dans ses *Chiliades*. Toutefois, la pureté du langage et le goût qui distinguent l'ouvrage de Musée, ne permettent pas de le croire si moderne. Aussi, plusieurs savans ont assez bien prouvé qu'Achilles Tatius et Aristénète l'ont eu sous les yeux. L'époque précise où ces deux romanciers ont vécu est incertaine, mais nous dirons plus tard par quels motifs on pense que le premier n'est au moins pas antérieur au V^e siècle, et qu'Aristénète est de la fin du même siècle. M. G. Hertmann, à Leipzig, dans les observations sur les changemens qu'a éprouvés l'hexamètre grec (20), a fait voir que le poème de Héro et Léandre est postérieur aux *Dionysiennes* de Nonnus. En combinant ces différentes données, on paraît fixer l'époque de ce même poème entre les années 430 et 480 après Jésus-Christ. Une circonstance vient à l'appui de ce calcul. Tous les manuscrits donnent à l'auteur du poème en question le titre de *Grammairien*; or, parmi les lettres de Procope de Gaza, il y en a une qui s'adresse à un Musée: à la vérité, l'inscription ne le qualifie pas de grammairien, mais, à en juger par son contenu, cette lettre devait être destinée à un philosophe (21).

(17) *Ars poet.* v, 2, 214.

(18) Musée, vers 643.

(19) *Epist.* 247 ad Salmasium.

(20) *Recherches sur l'âge d'Orphée*.

(21) *Hist. de la Litt. grecque*, tom. vi, pag. 85.

Cette lettre, que Schoell ne donne pas, nous semble trouver ici sa place naturelle; nous avons essayé de la traduire avec une scrupuleuse fidélité.

• A Musée.

• Le très-docte Pallas est venu me remettre ta lettre toute d'or.
 • S'il m'eût apporté les richesses de Crésus, je ne l'eusse pas regardé d'un œil aussi favorable. Les uns se glorifient d'une chose, les autres d'une autre : Le Lydien de son or, le Spartiate de sa pique, Arion des cordes de son luth et des sons qu'il en tire. Pour moi, je fais un sujet de gloire de ta présence, de tes lettres, et de tout ce que je puis avoir de toi. Nous devons donc une juste récompense au jeune homme, et nous aurions bien raison de rougir, si nous ne la lui donnions pas. Mais, cette récompense, par Jupiter, ce n'est ni de l'or, ni des perles indiennes; aussi bien je ne suis pas riche en ces sortes de choses, et ce n'est point pour recueillir cela, que ce jeune homme est venu vers moi. Je ne possède pas l'élégance du langage, et je ne suis point fécond en productions des Muses. Les charmes de l'atticisme n'abondent pas chez moi; de pareilles faveurs sont le partage des enfans nés sous un astre heureux. Mais, si tu veux apprécier mon présent, quel qu'il soit, je t'offre de la bienveillance et une amitié empressée; car, *je possède ces choses*, comme dit Démosthène. Quant aux dons d'une autre nature, la fortune et les muses en disposent à leur gré. »

On trouve encore, dans le même Procope, une seconde lettre à un Musée; elle est peut-être plus significative que la première; la voici :

• J'ai reçu ta lettre, qui m'est d'autant plus précieuse, qu'ayant passé par tes mains, elle en a retiré peut-être quelque chose de poétique; celui qui en usera doit désormais, ce me semble, trouver en lui une intelligence plus perçante, comme Socrate, lorsqu'il était assis auprès de l'Ilissus où étaient le temple des Muses et la retraite de Pan. Fassent les dieux que mon cher Musée puisse, en touchant d'autres livres, les rendre tels que j'en reçoive à mon tour, quand ils viendront à moi, une sorte d'inspiration divine (22) ! »

• Il paraît donc, poursuit Schoell, que Musée le grammairien a vécu du temps de Procope. On fixe l'époque de la célébrité de ce sophiste vers l'an 520. Si l'on suppose que le poème de Hérodote est un ouvrage de la jeunesse de Musée, et qu'il était parvenu à un âge avancé, lorsque Procope, jeune encore, lui écrivit la lettre en question, entre les années 480 et 500 peut-être, rien n'empêche de regarder le correspondant de celui-ci comme l'auteur de notre ouvrage, qui, ainsi pourrait avoir été composé avant 450.

• Ce poème porte le titre de *Tὰ καθ' Ἡρώ και Λεανδρον*,

(22) *Epist. Græcæ*, Genève, 1606, in-fol., pag. 444 et 447.

ce qu'on ne peut traduire que par ces mots : *Héro et Léandre*. Il se compose de trois cent quarante-un hexamètres. La fable de ce poème est ancienne, dit un de ses traducteurs ; Virgile et Ovide la connaissent, et elle porte évidemment le cachet inimitable de l'antiquité ; mais le mérite de la composition n'en appartient pas moins au poète. Méprisant l'artifice d'exciter la curiosité du lecteur, et de lui ménager des surprises, il nous fait connaître d'avance toute la marche de l'action et son dénouement. Après une description du local, qui était d'autant plus nécessaire, que cette localité motive la fable et amène le dénouement, nous voyons paraître pour la première fois les deux amans, au milieu de la pompe d'une fête religieuse. Le moment ne pouvait être mieux choisi, soit pour faire contraster avec la solitude dans laquelle ils devront périr, soit pour nous montrer Héro entourée d'une splendeur qui dispense le poète de nous faire son portrait. C'est une idée digne de la tragédie, de faire commencer un amour malheureux dans une solennité célébrée en l'honneur de Vénus et d'Adonis. Le dialogue plein de vivacité et de vérité qui s'établit entre Héro et Léandre, est une des beautés caractéristiques de ce poème. Les plaisirs dont ils jouissent furtivement sont peints avec autant de feu que de réserve, et cette preuve de goût élève Musée bien au-dessus de son siècle. Rien de plus beau que le passage successif des jouissances les plus délicieuses aux horreurs de la mort, qui doit y mettre fin. L'approche de l'hiver nous la fait appréhender ; et, de même que la fête d'Adonis était le présage de leur amour, la tempête qui soulève les flots de la mer, annonce leurs malheurs. Toutes les circonstances accessoires qui remplissent de sinistres pressentimens l'âme du lecteur, sont amenées sans affectation et avec tant de vérité, qu'on les envisage comme nécessaires. La simplicité avec laquelle le poète raconte la catastrophe est digne des plus beaux siècles.

• Nous avons beaucoup abrégé ce que M. Passow dit du poème de Musée ; nous croyons que tout lecteur de goût souscrira à sa manière de juger ce poème. Il serait parfait si l'on n'y remarquait quelques taches par lesquelles l'auteur a trahi le temps où il a vécu ; M. Passow ne veut pas les reconnaître ; nous sommes fâchés de ne pas pouvoir nous accorder avec lui sur ce point. C'est beaucoup, sans doute, pour la gloire du V^e siècle qu'on puisse différer d'opinion sur la question de savoir s'il a péché contre le bon goût. •

Ce qui ajoute encore au mérite de Musée, c'est la face nouvelle qu'il donne à l'amour jusque-là trop sensuel et trop extérieur chez les anciens ; il y a déjà dans son langage quelque chose de celui des âges récents. Nous pouvons le dire à notre gloire, la véritable conquête poétique des temps modernes, c'est une sorte de spiritualisme incarné dans l'amour ; un accent de vague et intime rêverie, des paroles douces et pénétrantes, une divine tristesse qui va remuer sur la lyre une corde que l'antiquité ne connut point. Malgré ses trésors de poésie a-t-elle un livre passionné, mais chaste et pur comme les *Méditations* du chanteur harmonieux d'Elvire ? Voyez aussi notre Vic-

tor Hugó lorsqu'il cesse de caresser les blondes têtes de l'enfance qu'il aime tant, ou de poser sur ses lèvres vermeilles de fraîches et gracieuses prières, ou de méditer le sort de *St-Denis*, de *Ste-Hélène*, voyez de quelle auréole de poésie ravissante il entoure le front de sa bien-aimée :

A toi, toujours à toi! — Que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour! à toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? sais-je un autre chemin?

Mon destin est gardé par ta douce prière :
Elle veille sur moi quand mon ange s'endort,
Lorsque mon cœur entend ta voix modeste et fière,
Au combat de la vie il provoque le sort?

Mon Dieu! mettez la paix et la joie auprès d'elle.
Ne troublez pas ses jours: ils sont à vous, Seigneur!
Vous devez les bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur.

Au besoin cependant la lyre moderne sait retrouver toute la passion un peu extérieure de la lyre antique; c'est ce que je crois apercevoir, entr'autres passages, dans cette strophe de *Latour tine* :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Saron,
Choisissez une vierge éclos
Parmi les lis de vos vallons.
Ecartez ses tresses d'ébène,
Enivrez-vous de son haleine,
Goûtez les fruits de sa beauté;
Vivez, aimez, c'est la sagesse;
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Voilà parfaitement reproduits les enseignemens que donnait jadis la poésie, dans *Horace*, par exemple, et je ne sache pas que, sous le rapport de l'art, nous soyons ici inférieurs à nos devanciers.

Dans sa *Correspondance d'Orient* (23), panorama si vaste et si fidèle de régions si peu connues encore, malgré les belles pages et les grandes peintures de *Chateaubriand*, *M. Michaud* interroge tous les souvenirs qui ont avec eux quelque chose de prestigieux, de magique, de touchant, de noble, de mélancolique, de grave ou de joyeux. En s'éloignant de *Constantinople* pour côtoyer les rives asiatiques, il n'a point oublié de demander à *Sestos* le nom de la belle *Héro*, et cela nous a valu ces réflexions si pleines de goût sur le poème de *Musée*.

(23) Tom. II, pag. 38 et suiv.

« Quel est le voyageur ou le marin qui , en passant devant la pointe de Niagara , ne prononce les noms des deux amans célèbrés par l'antiquité ? A la vue de la côte de Sestos , nous cherchons la tour où Héro se tenait autrefois , un flambeau à la main , pour guider Léandre à travers les flots ; nous mesurons des yeux le détroit retentissant de l'antique Abydos , qui déplore encore aujourd'hui l'amour et le trépas de l'infortuné Léandre. Ces dernières paroles nous rappellent sans doute le charmant poème de Musée , car c'est par-là que le poète grec commence son récit. Le poème de Musée , si plein de gracieuses peintures , ne doit-il pas avoir un charme et un intérêt de plus quand on le lit en présence de Sestos et d'Abydos ? Nous nous sommes donc éle plaisir de cette lecture , assis sous notre grand noyer. Vous savez combien l'*Iliade* animait pour nous les campagnes de Troie ; les souvenirs littéraires appliqués aux localités ont un intérêt que je ne puis exprimer. Ce qu'on lit , ce qu'on entend , n'est pas seulement la belle poésie , c'est un tableau animé qui passe sous les yeux : les personnages revivent autour de nous , et le récit du poète devient une scène à laquelle on est présent.

« Ainsi , en lisant le poème de Musée , nous croyons voir les villes de Sestos et d'Abydos telles qu'elles furent autrefois ; nous assistons à la fête de Vénus et d'Adonis , où la jeunesse d'Orient avait coutume d'accourir. Ce fut à cette fête que Léandre vit pour la première fois la jeune Héro , prêtresse de Vénus ; elle brillait dans le temple semblable à l'aurore naissante , et sa peau blanche et vermeille était comme une prairie couverte de roses nouvelles. Le temple qui entendit les tendres aveux des deux amans , s'élevait là-bas sur cette côte jaunâtre où croissent maintenant les bruyères et l'olivier sauvage. Voilà près de nous la rive d'où l'aimable Léandre partait chaque soir , et où il revenait chaque matin. Mais le bonheur des deux amans devait finir , car il était soumis à l'inconstance des flots et des vents. Une nuit d'hiver , tandis que la tempête grondait sur l'Hellespont , le jeune homme d'Abydos voulut braver les vagues en courroux : mais la mer était affreuse , les vents violens avaient éteint le flambeau de la tour , et l'amant infortuné , malgré ses prières à Vénus , à Neptune , à l'époux d'Orythie , fut englouti sous l'onde. Au lever de l'aurore , la prêtresse éplorée chercha son époux sur les rives du détroit. O douleur ! elle vit au pied de la tour le corps de Léandre déchiré par les pointes des rochers , et poussée par son désespoir , elle se précipita dans les flots.

« Le poème de Musée , dont je vous donne à peine une faible idée , est une production pleine de grace et de naturel , sans aucun mélange de mauvais goût et d'affectation. Les savans ont agité la question de savoir si ce poème devait être attribué à Musée , disciple d'Orphée , ou bien à un poète de ce nom , de l'école d'Alexandrie , qui vivait dans les premiers siècles de notre ère. Il suffit de connaître un peu les mœurs des temps primitifs , pour se persuader que cette production élégante et polie ne leur appartient pas , et ne peut leur appartenir. Le poème de *Héro et de Léandre* porte évidemment le

caractère d'un siècle où l'amour avait perdu les formes simples et grossières des premiers âges : on y reconnaît facilement une époque où les poètes raffinaient déjà sur l'amour et la galanterie, où les sentimens s'unissaient à la politesse des mœurs. L'auteur du poème de *Héro et de Léandre* parle de l'amour comme Ovide, ce qui ne ressemble guère à l'amour des temps héroïques. Les deux épitres d'Ovide, l'une de *Héro à Léandre*, l'autre de *Léandre à Héro*, nous rappellent les mœurs galantes de Rome, sous Auguste, et de la Grèce à cette époque. La première de ces épitres exprime avec une rare perfection les inquiétudes, les alarmes, les sentimens divers d'une femme passionnée qui attend son amant ; la seconde est fort inférieure à la première ; elle ne renferme que des idées vagues et communes, et ne dit rien ni au cœur ni à l'esprit. On doit croire que Musée le Grammaïrien a connu les deux épitres d'Ovide ; elles ont pu même lui fournir l'idée de son poème, mais l'auteur grec a de beaucoup surpassé son modèle.

Comme la tramontane grondait toujours, et que nous n'avions guère que nos livres pour passe-temps, nous n'avons eu rien de mieux à faire que de lire la *Fiancée d'Abydos*, de lord Byron ; il était naturel de chercher à comparer le poème anglais avec le poème de *Héro et de Léandre*. Je me garderai bien de vous donner ici une analyse de l'ouvrage de lord Byron, beaucoup plus connu aujourd'hui que le poème grec de Musée. Je me contenterai de faire passer devant vous les trois figures que le poète anglais nous montre sur la scène. On ne trouverait pas dans les harems de Turquie beaucoup de jeunes filles comme Zuleika ; toutefois, le caractère de la fiancée est une charmante création. Byron nous la représente belle comme la première femme souriant au serpent, douce comme la mémoire d'une amante au tombeau, pure comme la prière que l'enfance exhale ; le caractère de Zuleika, par l'innocence et la candeur, appartient à tous les temps et à tous les pays. Les couleurs de poète sont moins naturelles et moins vraies, lorsqu'il nous peint le jeune Sélim. On voit d'abord dans l'amant de Zuleika un enfant timide et soumis ; un jeune homme plein d'innocence et d'ingénuité, qu'on laisse pénétrer dans le harem ; puis un personnage mystérieux qui médite des complots, et qui s'est mis à la tête d'une bande de pirates ; un pareil caractère n'est vrai dans aucun pays, encore moins en Turquie qu'ailleurs. Quant à Giasir, c'est un véritable tyran de mélodrame ; c'est un pacha au front sévère, aux paroles menaçantes, pour qui rien n'est sacré, dont rien ne peut retenir l'ambition, qui a empoisonné son père pour avoir un pachalik, et qui finit par tuer son neveu Sélim, l'amant de sa fille Zuleika. Le pacha de la *Fiancée d'Abydos* n'est point dans les mœurs des Turcs de l'Anatolie ; il ne ressemble en rien au pacha des Dardanelles, que nous venons de voir à notre passage ; Byron ne connaissait guère que les Turcs de Janina ; le féroce Ali était pour lui le type des pachas, et cet odieux caractère, qui est une exception parmi les Osmanlis, a poursuivi le poète dans toutes ses compositions où il fait figurer les Turcs.

Les trois personnages dont je viens de parler peuvent faire juger

de la marche du poème anglais. Tandis que tout est simple et facile à suivre dans le poème de Musée, l'ouvrage de lord Byron n'est qu'une grande image où tout est compliqué, tout est confus : dans l'idylle ou l'élegie grecque, l'amour se montre seul : on ne voit là que le ciel et la mer, on n'entend que les vents et les flots ; dans la *Fiancée d'Abydos*, toutes les passions, tous les crimes du sérail servent de cortège à l'amour, et font perdre de vue jusqu'au sujet du poème. C'est un frais paysage, une scène champêtre au milieu d'un orage épouvantable et dans un tremblement de terre ; après que toutes les passions se sont déchaînées, quand le monde s'est ébranlé, que voit-on ? comment finit un drame aussi noir ? Une balle meurtrière qui siffle dans les ténèbres, se charge du dénouement ; il ne reste plus qu'une rose blanche, un cyprès mélancolique, un marbre sépulchral appelé *l'oreiller du fantôme de pirate*.

• Jusqu'à peine le dire, mais après avoir vu tout cela, on n'aura nulle envie de chercher les traces de Zuleika et de Sélim sur les rives de Sestos et d'Abydos. Le poème de la *Fiancée d'Abydos* repferme pourtant des beautés du premier ordre ; Musée avait à peindre la simplicité des mœurs antiques ; il y a parfaitement réussi ; les mœurs d'un autre siècle et d'un autre peuple se présentaient à la muse du poète anglais. S'il n'a pas retracé fidèlement les mœurs des Turcs, s'il a méconnu leur histoire, il nous a montré du moins, avec une énergique vérité, les passions et les crimes de l'ambition ; dans ses peintures sombres, on reconnaît quelquefois en frémissant la physiologie du remords, de la rage et du désespoir. C'est l'expression de ces sentimens violens qui a fait la gloire de lord Byron. Heureux le poète qui a connu quelque chose du cœur de l'homme, et qui nous l'a montré dans une poésie brillante et harmonieuse. Celui qui a connu les passions humaines n'a pas toujours besoin d'ouvrir de poudreuses annales et d'étudier au loin le globe et ses habitans.

• La lecture que nous venons de faire sous notre grand noyer me rappelle une époque où toute notre littérature française semblait avoir les regards tournés vers Abydos ; c'était à qui célébrerait les amours de Héro et de Léandre. Vous ne vous souvenez plus du poème de *Phrosina et Mélidar* (24), diffuse et froide imitation du poème de Musée, ni du poème des *Quatre parties du jour*, où la muse d'un cardinal ne dédaignait pas de chanter les mystères de la tour de Sestos. Ce fut à peu près à la même époque que l'illustre traducteur de Virgile fit le voyage de Constantinople, et passa par l'Hellespont ; les lieux que nous voyons maintenant, avaient enflammé son imagination de poète ; il m'a dit plusieurs fois qu'il avait aussi cherché la tour où la femme Héro attendait son amant. L'aimable chanteur des *Jardins* se plaisait à raconter à ses amis ce qui lui était arrivé non loin d'Abydos. L'ambassadeur de France, qui le accompagnait, lui avait permis, ainsi qu'à quelques officiers de ma-

(24) Poème en IV chants, par Bernard, que Voltaire appelait Gentil-Bernard.

rine, de descendre à terre ; mais, comme la peste ravageait la contrée, on leur avait défendu de communiquer avec les habitans ; à peine eurent-ils le pied sur la rive qu'ils oublièrent la consigne, et se rendirent chez un aga qui les invita à déjeuner ; à leur retour, on refusa de les recevoir dans le vaisseau de l'ambassadeur : ce ne fut qu'après beaucoup de supplications qu'on leur permit de rentrer à bord, à condition néanmoins qu'ils se laveraient de la tête aux pieds, et qu'ils jetteraient à la mer leurs vêtemens et tout ce qu'ils portaient sur eux ; il fallut obéir. Le vent du nord soufflait, l'eau était froide. Delille, en rentrant dans le vaisseau, paraissait transi ; on le salua comme le beau Léandre sortant de la mer ; il avait juré sur les lieux même de traduire un jour le poème de Musée ; mais bientôt arriva la révolution française qui fit oublier les fables riantes des anciens, et toutes les illusions des jours heureux.

• Lord Byron se glorifiait beaucoup d'avoir traversé à la nage cette partie de l'Hellespont. • Les flots de cette mer au *bleu foncé*, dit-il « quelque part, ont porté mes membres fatigués. » Il est probable que l'auteur de la *Fiancée d'Abydos* n'avait point traversé le détroit pendant la nuit comme Léandre, et qu'il avait choisi un temps calme, ce qui diminuait beaucoup le merveilleux de son entreprise. L'Hellespont, en cet endroit, n'a guère plus d'un mille de largeur. Il n'y a pas long-temps qu'un jeune Grec des Dardanelles a traversé le détroit, parce que sa fiancée avait mis pour condition à son hymen qu'il ferait le trajet de Léandre : on nous a cité d'autres exemples qui prouveraient que le souvenir des deux amans d'Abydos s'est conservé parmi les jeunes filles du pays. »

II.

Notre France, comme les contrées les plus poétiques de la Grèce ou de l'Italie, est riche en merveilleuses chroniques, en récits pleins d'émotions. Voici, par exemple, une simple histoire, qui peut confirmer cette vérité incontestable, et qui doit prendre place dans un chapitre sur le poème de Musée.

• Le village d'Arthès est séparé de Saint-Juery par le Tarn. Dans l'un de ces villages était une jeune fille : elle se nommait Indie, au teint brun et animé, aux grands yeux noirs, qui inspirent la passion et révèlent une âme tendre et aimante ; Indie avait captivé tous les soins, tout l'amour d'un pâtre qui habitait la rive opposée. Saho (c'était son nom) était enivré de cette passion que nourrit un tendre retour ; rempli de courage, comme Léandre il aurait traversé aussi

l'Hellespont pour voir sa bien-aimée. Le plus profond mystère enveloppait leurs amours, ils le croyaient ; mais la jalousie veillait : un rival avait vu plusieurs fois Saho s'élançer dans le fleuve, et lutter contre la rapidité du torrent : il avait remarqué que le berger ne se hasardait ainsi, que lorsque, pendant le jour, une guirlande de fleurs avait paru se balançant aux branches d'un des arbres qui ombrageaient, sur l'autre rive, les eaux transparentes du Tarn. Il comprit le bonheur de Saho, et la jalousie lui inspira un crime. Le rocher, sur lequel l'amant heureux devait passer, s'inclinait vers la rivière par une pente rapide et glissante ; il y plaça quelques cailloux arrondis et mobiles, que le moindre ébranlement était capable d'entraîner à l'abîme. Saho, sans défiance, y pose son pied et s'élança, mais la trahison a rendu ses efforts inutiles ; il glisse et roule dans les vagues bouillonnantes, et un courant rapide le porte mort et déchiré jusqu'au pied des ogives élevées du vieux pont d'ALBI. Indis, moins heureuse que Héro, ne reçut point ses dépouilles ; la tradition ne dit pas si elle imita le dévouement de la prêtresse du Sestos (25).

Voici maintenant quelque chose de local :

• A Lyon, aux bords de la Saône, on visite encore la *Tour de la Belle-Allemande*. Une jeune fille d'Allemagne, devenue l'épouse d'un riche et vieux Lyonnais, se laissa séduire par un jeune homme dont elle avait pu apprécier, dans mainte occasion, et l'amour dévoué et le noble caractère. Le mari, défiant et toujours aux aguets, s'aperçut de leur liaison ; et, comme il avait beaucoup de crédit à Lyon, il parvint, je ne sais sous quel prétexte, à faire enfermer, par ordre des magistrats, le jeune homme au château de Pierre-Scise, tandis que lui-même se chargeait de conduire, sous un double verrou, sa femme, au haut de cette tour. Le jeune homme s'échappa de sa prison, se jette à la nage dans la Saône, et tente d'escalader les murs où est renfermée la jeune femme, qui, l'ayant aperçu à travers une fenêtre, l'encourage de la voix et du geste à venir la délivrer ; mais les gardes du château l'aperçoivent ; ils lui lâchent une décharge d'arquebuses ; le malheureux tombe mort, et son amante, témoin de cet horrible spectacle, ne lui survécut que peu de temps.

• Il y a là comme un surcroît de douleur attachée à l'histoire de Héro et Léandre (26).

(25) *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, Taylor et de Cailleux ; LANGUEDOC, environs d'Albi.

(26) Ces lignes sont extraites d'un beau chapitre de M. X. Marmier, sur quelques-unes de nos cités méridionales ; *Revue de Paris*, novembre 1834. Il y a quelques mois seulement, que nous avons vu dans nos murs le poétique voyageur.

Mon jeune ami, M. Ernest Falconnet, a trouvé, dans l'histoire de la *Jeune Fille d'Allemagne*, le sujet d'une gracieuse ballade, insérée au *Lyon : ou de Fourvières* de M. Boitel.

III.

Editions de Musée.

Peu de livres ont été plus souvent réimprimés, commentés, traduits ou imités, que le petit poème de Musée. Il parut pour la première fois à Venise, chez Alde l'ancien, en grec et en latin, in-4., sans date, mais dans le courant de 1494. C'est le second, ou selon d'autres, le premier ouvrage grec qui soit sorti des presses de ce typographe célèbre. Les deux pages intérieures du feuillet *b vj* portent deux gravures en bois représentant Héro et Léandre (27).

Une seconde édition in-4., également sans date et sans lieu d'impression, a été soignée après 1496 par Jean Lascaris, et imprimée par Alopa à Florence, à la suite de ses *Gnomæ monostichoi*, le dernier et le plus rare des cinq ouvrages qu'il a imprimés en lettres capitales.

L'édition sans date et toute grecque de Gilles Gourmont, à Paris, qui est du commencement de 1507, semble être le premier essai du caractère grec en France. L'édition de Complut, sans date encore, a probablement paru en 1514, comme le Chrysoloras sorti des mêmes presses (28). — Phil. Giunta imprima Musée en 1515, et 1519, à Florence: André d'Asola avait fait paraître le même ouvrage, en 1517, in-8. Les éditions très-nombreuses, qui parurent ensuite, sont: de Cologne, 1517, in-4., en grec; de Bâle, 1518, dans la collection de Froben, en grec et en latin; de Florence, 1519, chez les Giunta; de Paris, 1538, in-8., chez Christ. Wechel. A cette édition, devenue rare, doivent être joints les deux opuscules suivans, donnés par le même imprimeur et dans la même année 1538:

Musæi opusculum de Herone et Leandro, en latin, petit in-8.; *Musæi opusculum de amoribus Leandri et Herus*, Guill. de Mara paraphraste, J. Vatelli commentariis enarratum, petit in-8.

Henri Estienne inséra Musée dans ses *Poètes grecs*, in-folio, 1566, pag. 419 à 427. — Les Plantin tairent également le poème de Héro

(27) Renouard, *Annal. de l'impr. des Aldes*, suppl. pag. 40.

(28) Brunet, *Manuel du Lib.*, suppl. tom. 11, pag. 474.

et Léandre dans un recueil de différens petits ouvrages, 1572, in-12.

Dav. Parcus publia une édition de Musée en 1627, Francfort, in-4. ; Gaspard Barthius en donna une autre en 1638, Amberg, in-8. Viennent ensuite les éditions de Jacques du Rondel (Rondelius). Paris, 1678, in-8., et de Kromayer, Halle, 1721, in-8. Celle-ci, l'une des meilleures qui existent, fut perfectionnée par Matthias Rœver, à l'aide des manuscrits, Leyde, 1737, in-8. ; mais l'édition la plus ample de Musée est celle de Jean Schrader, Leuwarden, 1742, in-8. ; Jean-Benoit Carpzow donna d'abord le texte seul, Helmstadt, 1749, in-4., et ensuite le même texte, revu et accompagné de la traduction de Whitford, à Magdebourg, 1775, in-8. ; cette traduction avait paru à Londres, avec Bion et Moschus, en 1765, in-4.

L'édition de Bandini, Florence, 1765, in-8., accompagnée de la traduction de Salvini en vers italiens, est peu estimée.

La Porte du Theil a joint une traduction française en prose, à l'édition qu'il a publiée en 1784; Paris. Nyon le jeune, in-12. — En 1789, et une seconde fois en 1795, J.-H. Tencher fit réimprimer Musée; les éditions de ce savant sont en général peu estimables. — Le texte, avec une traduction italienne en vers de Jérôme Pompei, a été inséré dans le second volume des OEuvres de ce savant, 1790, Vérone, in-8., et imprimé séparément avec beaucoup de luxe par Bodoni, à Parme, in-4., puis ensuite par Renouard, Paris, 1801, in-12.

En 1793, Charles-Fréd. Heinrich donna une édition critique du texte, avec de savantes observations, Hanovre, petit in-8. Elle est regardée, à juste titre, comme la meilleure de Musée, et comme un modèle de cette sage précision que n'ont pas toujours connue les commentateurs allemands.

En 1796, Gail fit imprimer Musée avec deux traductions, l'une en prose latine, l'autre en prose française, in-4.

En 1797, il parut à Londres un Musée, sous ce titre : *Musæus, The loves of Hero and Leander* (in english verse, with the greck text), in-4. de 53 pages avec deux frontispices : édition imprimée à un petit nombre d'exemplaires pour le traducteur, G.-C. Bedford.

En 1810, Franc. Passow publia : *Musæos, Urschrift, Vebersetzung, Einleitung und Kritische Anmerkungen*; Leipzig, petit in-8.

Enfin, en 1825, God.-Henr. Schaefer a donné une nouvelle édition du Musée de Schrader; Leipzig, Hartmann, in-8.

IV.

Traductions et Imitations de Musée.

La première traduction de *Héro et Léandre* qui ait été faite en français, est celle de Clément Marot ; elle fut imprimée en 1544, à Paris et à Lyon, avec ce titre : *Histoire de Leander et Hero*. L'édition de Lyon était précédée de cet avis *Aux Lecteurs*, qui se trouve encore aujourd'hui dans les *OŒuvres* de Marot :

• A peine étoit la presente histoire hors de mes mains , lecteurs
 • débonnaires , que je ne sçay quel avare libraire de Paris , qui la
 • guettoit au passage , la trouva et l'emporta tout ainsi qu'un loup
 • affamé emporte une brebis , puis me la va imprimer en bifferie
 • du Palais , c'est à sçavoir en belle apparence de papier et de lettre,
 • mais les vers si corrompus et le sens si dessiré que vous eussiez dict
 • que c'estoit laditte brebis eschappée d'entre les dents du loup ; et
 • qui pis est , ceux de Poitiers trompez sur l'exemplaire des autres,
 • m'en ont fait autant. Quand je vy le fruict de mes labours ainsi ac-
 • coustré , je vous laisse à penser de quel cœur je donnay au diable
 • monsieur le babouin de Parisien , car à la vérité il semblaît qu'il
 • eust autant pris de peine à gaster mon livre , que moy à le bien
 • traduyre. Ce que voyant en passant par la noble ville de Lyon ,
 • je priay maistre Sébastien Griphius , excellent homme en l'art de
 • l'imprimerie , d'y vouloir mettre la main , ce qu'il a fait , et le vous
 • a imprimé bien correct , et sur la copie de l'auteur , lequel vous
 • prie , pour vostre contentement et le sien , si avez envie d'en lire,
 • de vous arrêter à ceux-cy. Dieu tout-puissant soit toujours vostre
 • garde. De Lyon , ce 20^e jour d'octobre 1541. •

La version de Marot , fidèle et habile , présente toute la grace , tout le coloris dont notre langue étoit alors susceptible ; on en jugera par ce fragment :

Dedans le temple où se faisoit la feste ,
 Hero marchoit en gravité honneste ,
 Rendant par tout de sa face amiable
 Une splendeur à tous yeux agréable ;
 Telle blancheur au visage elle avoit ,
 Que Cynthia , quand lever on la veoit ;

Car sur le haut des jouës paroissoient
 Deux cercles ronds qui un peu rougissoient,
 Comme le fons d'une rose nayve,
 Meslé de blanche et rouge couleur vive.
 Vous eussiez dit ce corps tant bien formé
 Sembler un champ de roses tout semé,
 Car par dessus sa blancheur non pareille,
 La vierge estoit de membres si vermeille,
 Qu'en cheminant, ses habits blancs et longs
 Monstroient par fois deux roses aux talons.

D'elle au surplus sortoient bien apparentes
 Graces sans nombre, et toutes différentes,
 Vrai est qu'en tout, trois graces nous sont painctes
 Des anciens, mais ce ne sont que faintes,
 Veu que d'Hero un chascun œil friant
 Multiplioit cent graces en riant;
 Si que Venus, si trop ne me deçoi
 Avoit trouvé nonnain digne de soi.

En 1681 il parut une version en prose des *Amours de Léandre et d'Hero*, in-12; le nom du traducteur ne nous est point connu. Cette traduction est fort libre, et sent plus la galanterie moderne que l'antiquité. Il est surtout un peu singulier de voir insérer des vers de Boileau, dans un ouvrage que l'on donne pour la traduction d'un poème écrit il y a plus de deux mille ans (29).

Si vous avez lu les ouvrages de Scarron, vous y aurez trouvé une autre espèce de traduction du poème de Musée, sous le titre d'*Ode burlesque*, adressée à Fouquet, surintendant des finances. On y reconnaît le génie de l'auteur, génie inimitable dans son genre. Le fond de l'histoire de Léandre et Hero y est conservé, mais le poète français a brodé cette histoire à sa manière, et n'y a rien laissé de sérieux. Tout est dans le goût des strophes suivantes, tout respire la même bouffonnerie grivoise :

Le garçon avait nom Léandre,
 Et ne passait pas pour zéro;
 La pucelle avait nom Hero,
 De peau doucette et d'aine tendre.

Hero prit naissance à Sestos;
 Son père y vivoit de ses rentes,
 Ayant hérité de deux tantes
 Mortes pour lui fort à propos.

La mer, le séjour des harengs,
 Sépare de Sestos, Abyde;
 Et, dans ce rendez-vous liquide,
 Les vents vident leurs différends.

(29) Goujet, *Biblioth. franc.* tom. IV, pag. 8.

C'est dans Abyde que Léandre
 La première fois vit le jour :
 Et sa mère était dans ce bourg
 Ce que dans Troie était Cassandre.

A son fils elle avait prédit
 Qu'il mourrait un jour de trop boire ;
 Son fils ne l'en voulut pas croire,
 Dont elle mourut de dépit.

Héro fut sacrificatrice
 Ou prêtresse, car c'est tout un,
 De dame Vénus à l'œil brun,
 Dêité chaude comme épice.

Dans une tour, on ne sait pas
 Si la tour fut ronde ou quarrée,
 La prêtresse de Cythérée
 Logeait, elle, et tousses appas.

Dans cette tour des flots lavée,
 Tout son plaisir était souvent
 De voir, par la fureur du vent,
 La mer jusqu'aux cieux élançée.

Elle avait pour train et pour tout
 Une vieille sexagénaire,
 Qui l'entretenait d'ordinaire
 De contes à dormir debout.

De ce que hors de chez son père
 Elle était séquestrée ainsi,
 Je ne me mets guère en souci,
 Car la chose n'importe guère (30).

En 1774, Moutonnet-Clairfons publia une version en prose du poème de Musée, in-8 : elle fut réimprimée en 1779, in-12. Cette traduction ne serre pas toujours le texte d'assez près, et n'égale pas en mérite celle que La Porte du Theil mit au jour dix ans plus tard (1784). Toutefois, ce savant, plein de modestie, ne réclamait que le faible mérite d'avoir devancé Moutonnet-Clairfons : la version de du Theil avait été lue en 1774, dans une assemblée particulière de l'Académie des belles-lettres (31).

La version de Gail, qui parut en 1796, est plus fidèle et plus élégante que celle de La Porte du Theil ; mais on s'aperçoit que le nouveau traducteur a pris beaucoup dans son devancier.

M. G.-L. Mollevaut publia, en 1805, in-12, une traduction libre, en vers français, du poème de Musée ; cette traduction, réimprimée

(30) *Œuvres de Scarron*, tom. vii, pag. 274.

(31) *Journal des Savans*, année 1784, pag. 531 et suiv.

avec les *Élégies* de l'auteur, Paris, A. Bertrand, 1816, in-18, est écrite d'un style pur et facile.

A peu près au temps où parut la version de M. Mollevaut, un professeur de l'Université, Cournand, traduisit aussi *Musée* en vers français. — Depuis cette époque, les amours de Héro et Léandre ont trouvé, dans le fameux peintre Girodet, un interprète gracieux et noble; nous citerons quelques vers de cette version peu connue, et qui cependant mérite de l'être. Voici comment Girodet nous peint Héro (32) :

Aimable rejeton de la race des dieux,
 Héro de mille attraits éblouissait les yeux
 Aux autels de Vénus en naissant destinée,
 Pour toujours à son culte elle était enchaînée;
 Elle ignorait l'amour, ses peines, ses plaisirs;
 Dans son cœur chaste encor sommeillaient les désirs.
 Au bord de l'Hellespont, une tour solitaire,
 De cette autre Cypris, modeste sanctuaire,
 Dérobait ses appas aux regards curieux;
 Des vierges de son âge elle oubliait les jeux;
 Et, d'un sexe léger, craignant la jalousie,
 Seule et loin de sa mère elle cachait sa vie.
 Du redoutable amour fuyant les traits cruels,
 Elle implorait Vénus; du pied de ses autels
 Chaque jour s'élevait sa prière timide;
 Mais, pour le désarmer, en vain du dieu de Gnide
 Elle offrait chaque jour les parfums les plus doux;
 Elle ne put, hélas! échapper à ses coups.

M. Denne Baron a publié, en 1806, *Héro et Léandre*, poème en IV chants, imité plutôt que traduit du poète grec; Paris, Le Normant, in-12. L'auteur avait près de vingt ans; les beaux vers qu'il a semés dans son ouvrage peuvent donc bien faire absoudre quelques autres fautes.

Je n'ai rien à dire d'un petit poème de Léonard sur Héro et Léandre, non plus que d'une très-fade et très-mince héroïde composée par Dorat; je me contenterai de mentionner les traductions de *Musée*, en vers latins, par André Papius de Gand, par David Whitford, par Guillaume de Mara et par Florent Chrétien.

Chez les Espagnols, un poète assez médiocre, Boscan, a imité le poème de *Musée*, ou plutôt a délayé dans un grand nombre de vers l'histoire de Léandre et Héro. — Chez les Anglais, Fawkes a traduit *Musée* en vers (1760); sa version a été réimprimée à Londres en 1810. — Chez les Italiens, le marquis Nicolo Viviani a publié un petit poème intitulé : *Ero e Leandro*, qui ne manque ni de grace, ni de facilité. Mais ce qui vaut mieux que ce poème, c'est la belle

(32) *Œuvres posthumes* de Girodet-Trioson, Paris, J. Renouard, 1829, in-8, Tom. 11, pag. 3-21.

traduction de Musée, en vers italiens, par Jérôme Pompei; jamais, ce nous semble, on n'a rendu les beautés molles et délicates du poète grec avec autant d'élégance, de souplesse et de fidélité.

Les amours de Héro et Léandre offrirait sur la scène un événement plus tragique, sans doute, qu'Ariadne abandonnée dans l'île de Naxos, qui a fourni à Th. Corneille le sujet d'une tragédie que notre théâtre met au nombre de ses richesses. En 1633, de La Selve, avocat de Nîmes, donna une tragi-comédie intitulée : *Les Amours infortunées de Léandre et d'Héron*; la pièce était en vers alexandrins et fut presque étouffée par les éloges des poètes du temps⁽³³⁾. Gilbert fit représenter, en 1667, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, une tragédie intitulée *Léandre et Ero*; Robinet disait alors, dans une lettre en mauvaise prose rimée :

Le délicat monsieur Gilbert
Y fait voir dans le style tendre,
Où, sans doute, il est un expert,
Ero l'infortunée et son triste Léandre,
Qui venant l'adorer, dans les ondes se pert.
Ils sont représentés, on peut dire à merveille,
Par le sieur Floridor, et la grande du Parc
Que l'on nommerait bien des graces le beau parc.
Voyez-les, je vous le conseille;
Monsieur fait aussi le récit de leur mort,
D'un air très-digne de leur sort
Et qui pour eux remplit tous les cœurs de tendresse (34).

Le Franc de Pompignan composa un opéra sur ce sujet, dont s'est emparé depuis Florian, pour en faire un petit drame en prose; mais aucune de ces pièces ne présente les proportions que pourraient avoir, sous une main habile, les amours de Héro et Léandre.

F.-Z. G.

(33) *Hist. du Théâtre français*, tom. V, pag. 1.

(34) *Ibid.*, tome X, pag. 165.





Musée.

HÉRO ET LÉANDRE,

POÈME

De Musée le Grammairien.

Muse, chante ce flambeau confident d'un amour clandestin, et ce nageur nocturne qui fendait les flots de la mer pour voler à l'hyménée, et ce ténébreux hymen que ne vit pas l'immortelle Aurore, et Sestos et Abydos où se consumma l'union secrète de Héro et de Léandre. — J'entends à la fois et nager Léandre et pétiller le flambeau, ce flambeau annonçant l'heure de Vénus, et décorant les noces mystérieuses de Héro; ce fanal, étendard de l'amour. Le souverain Jupiter, après ses nocturnes ébats, aurait dû le placer parmi les astres, et le nommer l'étoile propice aux amans, parce qu'il fut, et le complice d'une amoureuse flamme, et le messager fidèle d'une amante inquiète, avant que l'impétueux Aquilon eût fait sentir son souffle ennemi.

Viens donc, Muse, — rappelle dans mes chants l'instant fatal qui tout à la fois éteignit le flambeau, et termina les jours de Léandre.

Sestos et Abydos, cités voisines de la mer, s'élevaient vis-à-vis l'une de l'autre. Amour tendant son arc, avait, d'un seul trait lancé sur les deux villes, embrasé le cœur d'un jeune homme et d'une jeune vierge : l'aimable Léandre, la douce Héro; c'étaient leurs noms. Celle-ci habitait Sestos, celui-là Abydos, l'un et l'autre astres brillans des deux villes, et pareils entr'eux. Toi, voyageur, si jamais tu passes

là, cherche la tour où jadis, le fanal en main, Héro se tenait et guidait Léandre. Cherche le détroit retentissant de l'antique Abydos, qui pleure encore aujourd'hui l'amour de Léandre et son trépas.

Mais comment Léandre, qui habitait dans Abydos, put-il s'enflammer pour Héro, et la rendre en même temps sensible à son amour ? La gracieuse Héro, issue d'un sang généreux, était prêtresse de Cypris, et, ignorant les plaisirs de l'hymen, elle habitait, loin de ses parens, une tour sur le rivage de la mer : c'était une autre Vénus. Par pudeur et par chasteté, elle ne se trouva jamais avec des femmes réunies ; jamais elle ne parut au milieu des danses gracieuses des jeunes filles de son âge, évitant les traits de l'envie, car les femmes sont volontiers jalouses de la beauté. Héro, tous les jours, cherchait à se rendre Vénus favorable ; souvent aussi elle offrait des libations à l'Amour. Elle redoutait également et les flèches brûlantes du fils, et le courroux terrible de la mère. Et toutefois, avec cela, elle ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Bientôt revint le jour solennel où l'on célèbre, dans Sestos, Adonis et Vénus. De toutes parts, se rendirent à cette fête sacrée les peuples qui habitaient les îles que la mer couronne ; ils arrivaient, les uns d'Æmonie, les autres des rivages de Chypre. Aucune femme ne demeura dans les villes de Cythère ; ceux qui dansent au sommet du Liban parfumé, les habitans de Phrygie, ceux d'Abydos, ville voisine, tous vinrent à la fête. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers, car s'ils entendent parler d'une fête, les jeunes gens y volent aussitôt, moins pour offrir des sacrifices aux immortels, que pour contempler les charmes des beautés assemblées.

Déjà s'avance majestueusement au milieu du temple, la vierge Héro, qui jette de son gracieux visage l'éclair de la beauté, pareille à la blanche Phébé quand elle monte sur l'horizon. Ses joues d'albâtre offraient, dans leurs cercles extrêmes, les nuances purpurines d'un bouton de rose qui s'entr'ouvre. Vous eussiez dit que sa peau blanche et vermeille était une prairie semée de fraîches roses. Lorsqu'elle marchait, sa robe flottante laissait entrevoir des roses à ses pieds (1). Un essaim de grâces embellissait tous

(1) Ces répétitions ne sont pas d'un très-bon goût. C'est trop prodiguer les roses !

ses traits ; les anciens disaient faussement qu'il n'y avait que trois Graces ; mais un seul œil de Héro pétillait de cent graces en souriant. Certes, Vénus avait trouvé une digne prêtresse.

Ainsi, éclipsant de beaucoup les autres femmes, la prêtresse de Cypris apparaissait comme une seconde Vénus. Ses charmes séduisirent les cœurs des tendres amans, et il n'y avait aucun homme qui ne brûlât d'avoir Héro pour épouse. Partout où elle dirigeait ses pas à travers le temple majestueux, elle attirait après elle et les cœurs, et les regards, et les désirs. Un jeune homme, ravi des appas de Héro, prononça ces paroles :

« J'ai été à Sparte, j'ai vu la cité de Lacédémone, où l'on
« dispute et où l'on reçoit le prix de la beauté ; mais je ne
« vis jamais une vierge aussi belle, aussi tendre. Sans doute,
« Vénus a pour prêtresse la plus jeune des Graces. Je me suis
« lassé en la regardant, mais je n'ai pu me rassasier encore
« de la contempler (2). Je consentirais à mourir sur-le-
« champ, si je partageais une seule fois la couche volup-
« tueuse de Héro ; je n'ambitionnerais pas d'être mis au
« rang des dieux dans l'Olympe, si j'avais Héro chez moi
« pour épouse. Mais s'il ne m'est pas permis de posséder
« ta prêtresse, accorde-moi du moins, ô Cythérée, une
« épouse embellie des mêmes attraits. »

Ainsi parlait un jeune homme ; plus loin quelques autres amans, épris des charmes de la vierge, renfermaient dans leurs cœurs une plaie cuisante.

Infortuné Léandre ! après avoir vu la noble prêtresse, tu ne voulais pas te consumer en des feux secrets, mais dompté soudain par des flèches brûlantes, tu ne voulais plus vivre, si tu ne devenais l'époux de la belle Héro. — Chaque regard qu'il jette sur elle, augmente l'ardeur qui le dévore, et embrase son cœur d'une passion invincible ; car la beauté renommée d'une femme chaste perçoit plus promptement qu'une flèche rapide. D'abord l'œil est frappé, ensuite le trait fatal se glisse et descend au fond de l'ame.

Léandre éprouve alors les effets du ravissement et de la témérité, de la crainte et de la honte. Son cœur tremble,

(2) On connaît les vers que Racine met dans la bouche de Titus, parlant de Bérévise :

Depuis cinq ans entiers, chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

il rougit de s'être laissé prendre, admire d'un œil avide les charmes de Héro, mais l'amour chasse enfin la honte. Devenu tout-à-coup hardi et téméraire, il s'avance doucement et va se placer vis-à-vis de la prêtresse. Il jette sur elle des regards obliques et séducteurs, et entraîne par des signes muets le cœur de la jeune vierge. Dès qu'elle a compris la secrète passion de Léandre, elle s'applaudit de ses charmes, cache souvent son beau visage, adresse à Léandre quelques regards furtifs, et correspond à son amour. Celui-ci se réjouit au fond de l'âme, de ce que la jeune vierge a compris son ardeur et ne l'a pas dédaigné.

Mais pendant que Léandre cherche l'heure favorable, le soleil retire sa clarté, se plonge dans l'océan, et l'étoile de Vénus, cet astre messager des ténèbres, apparaît à l'horizon. Léandre voyant que des ombres épaisses enveloppent la terre, devient plus hardi et s'approche de la jeune prêtresse, lui serre furtivement ses doigts de rose et pousse un profond soupir. Elle, en silence, comme irritée, retire sa blanche main. Dès que le jeune homme a vu l'indécision de la prêtresse, il la saisit hardiment par sa robe éclatante, et veut la conduire dans le lieu le plus reculé de ce temple auguste. Héro le suit lentement, et comme à regret; puis, d'une voix menaçante, à la manière de son sexe, elle adresse ces mots à Léandre.

« Etranger, quelle est ta folie ? Malheureux, pourquoi
 « entraîner ainsi une vierge ? Prends un autre chemin
 « et laisse mes vêtemens. Evite la colère de mes riches
 « parens ; il ne t'est point permis de porter la main sur
 « la prêtresse de Vénus ; tu ne peux aspirer à la couche
 « d'une vierge. »

Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes filles.

Léandre, dès qu'il entend ces foudroyantes menaces, reconnaît les aveux d'une amante vaincue ; car, lorsque les femmes éclatent contre leurs amans, leur courroux est l'expression tacite d'une défaite prochaine. Aussitôt Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre, le cou parfumé de la prêtresse, et prononce ces paroles que lui arrache l'ardeur de son amour :

« O ma chère Vénus ! ô ma tendre Minerve, toi que j'a-
 « dore le plus après ces deux déesses, car je ne t'assimile
 « point aux femmes de la terre, mais je te compare aux
 « filles du puissant maître des dieux, heureux celui qui
 « t'engendra ! heureuse la mère qui te donna le jour ! trois

« fois heureux les flans qui te portèrent (3). — Ecoute
 « favorablement ma prière; prends pitié de mon amour
 « invincible ! comme prêtresse de Vénus, livre-toi aux
 « plaisirs de Vénus. Viens ici, viens t'initier aux lois con-
 « jugales de cette déesse. Une jeune vierge ne peut être
 « la prêtresse de Vénus; Cypris ne voit pas les vierges d'un
 « œil favorable. Si tu veux connaître les aimables lois
 « et les rites fidèles de la déesse, l'hymen et le lit nuptial te
 « les apprendront. Si tu aimes Cythérée, aime aussi
 « le doux empire des amours qui ravissent l'âme. Reçois-
 « moi pour ton esclave, ou, si tu le préfères, pour un
 « époux qu'a su t'asservir Cupidon, en l'atteignant de ses
 « flèches. C'est ainsi que le rapide Mercure, armé de son
 « caducée d'or, enchaîna l'intrépide Hercule aux pieds de
 « la fille d'Iardan. Vénus elle-même m'a guidé vers toi;
 « ce n'est point le prudent Mercure qui m'amène en ces
 « lieux. Tu connais l'histoire de l'arcadienne Atalante,
 « qui jadis, pour conserver sa virginité, dédaigna la cou-
 « che de Milanion son amant. Vénus irritée remplit le
 « cœur d'Atalante de l'amour le plus violent pour celui
 « qu'elle avait rebuté d'abord. Laisse-toi donc attendrir,
 « ô mon amie; ne va point exoiter la colère de Vénus. »

Il dit, ses paroles persuasives fléchissent la vierge re-
 belle, et son langage séducteur égare le cœur de Héro. La
 prêtresse interdite et muette, fixe les yeux à terre, cache
 son visage que la pudeur colore, effleure le sol d'un pied
 délicat, et, d'un air modeste, ramène souvent son man-
 teau sur ses épaules. Tous ces signes sont les indices pre-
 miers d'un réciproque amour, car le silence d'une jeune
 fille vaincue prouve qu'elle consent à partager les plaisirs
 de l'hymen. Héro a vivement ressenti l'aiguillon des amours
 mêlé d'amertume et de douceur; un tendre feu consume
 son âme, elle admire avec ravissement la beauté de l'ai-

(3) Ceci est imité d'Homère, *Odyssée*, vi, 140 à 159, — et d'Or-
 vide, *Métamorphoses*, iv, 320 à 326. L'évangéliste saint Luc est
 bien plus simple et plus noble que les deux grands poètes : « Or,
 « il arriva que lorsque Jésus disait ces choses, une femme éleva la
 « voix du milieu de la foule, et dit : Heureux est le ventre qui t'a
 « porté; heureuses les mamelles que tu as suckées ! » chap. xi, v. 27.
 — Enfin, notre Homère chrétien, Châteaubriand, fait dire à Eu-
 dore par Démodocus : « Jeune et vaillant guerrier, Méléagre était
 « moins beau que toi, lorsqu'il charma les yeux d'Atalante ! Heureux
 « ton père, heureuse ta mère, mais plus heureuse encore celle
 « qui doit partager ta couche ! » *Martyrs*, liv. II, pag. 158, édit.
 Ladvocat.

mable Léandre. Tandis qu'elle attache ainsi ses regards à la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne se lasse pas de contempler le cou délicat de la prêtresse.

Après un long silence, Héro baignant de larmes ses joues colorées par la pudeur, adresse enfin ces douces paroles à Léandre :

« Etranger, tes discours pourraient attendrir les rochers
 « mêmes. Qui donc t'enseigna l'art de cette éloquence sé-
 « duisante? Malheureuse que je suis! Qui t'a conduit dans
 « ma patrie? Mais tu parles en vain. Quoi donc! errant,
 « étranger, inconnu, tu prétendrais à mes faveurs? Nous
 « ne pouvons être unis publiquement par les liens sacrés
 « de l'hymen. Mes parens n'y consentiront jamais. Et quand
 « même tu voudrais rester ici comme un inconnu, tu ne
 « pourrais cacher tes furtives amours. La langue des hom-
 « mes se plaît à médire, et ce que l'on fait dans le se-
 « cret, retentit bientôt dans le public. Mais, dis-le moi
 « sans détour, quelle est ta patrie, quel est ton nom? Le
 « mien, tu ne l'ignores pas; je porte le nom célèbre de
 « Héro; une tour fameuse et élevée me sert de demeure;
 « là, j'habite avec une seule esclave, devant Sestos et sur
 « des rives escarpées, je n'ai de voisins que la mer; ainsi
 « le veulent de sévères parens. Je n'ai près de moi aucunes
 « compagnes de mon âge, et je n'aperçois jamais les danses
 « légères des jeunes gens. Nuit et jour, retentit à mes oreil-
 « les le bruit d'une onde agitée par les vents. »

Elle dit, et cache sous son voile ses joues de rose; et, sa pudeur se réveillant dans son ame, elle condamne ses propres paroles.

Léandre, blessé par les traits percans du Désir, médite en lui-même, comment il pourra livrer le combat amoureux. Car, si l'amour fertile en ruses dompte un mortel avec ses flèches, il guérit ensuite les blessures qu'il a faites; s'il triomphe de tous les cœurs, il sait aussi conseiller ceux qu'il a vaincus. Il secourut alors, dans sa passion, Léandre, qui, rompant le silence avec un soupir, tint à Héro ce langage artificieux :

« Jeune vierge, pour toi je traverserai les flots cour-
 « roucés, la mer fût-elle bouillonnante de feux et ina-
 « bordable. Pour être admis dans ta couche, je ne redoute
 « ni les vagues agitées, ni le bruit retentissant de l'onde
 « mugissante. Chaque nuit, porté, sur les eaux, ton
 « époux saura passer à la nage le détroit du rapide Helles-
 « pont, car je demeure dans Abydos, en vue, et non loin
 « de ta ville.

« Seulement, du haut de ta tour voisine des nues,
 « montre-moi dans les ténèbres, un flambeau, afin qu'en
 « le voyant, je sois le navire de l'Amour, ayant ton fa-
 « nal pour étoile; les yeux fixés sur cet astre, je ne verrai
 « ni le toucher du Bootès, ni l'affreux Orion, ni la queue
 « toujours sèche de l'Ourse. Alors, j'aborderai aux rives
 « fortunées de ta patrie. Mais, toi chère amante, prends
 « bien garde que le souffle impétueux des vents n'éteigne
 « ce brillant flambeau, arbitre de mes jours, et que je
 « ne perde aussitôt la vie. Si tu veux savoir mon nom,
 « je m'appelle Léandre, l'époux de la belle Héro.»

C'est ainsi que ces deux jeunes amans forment le projet de s'unir par un hymen clandestin, et se promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaisirs de l'amour; celle-ci allumera le fanal, celui-là traversa les vastes flots. Puis, après s'être promis de veiller pour un hymen ennemi du sommeil, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de se séparer. Héro se retire dans sa tour, et Léandre, pour ne pas s'égarer à travers la nuit obscure, porte ses regards sur le fanal de la tour, et gagne à la nage les rives de la populeuse Abydos. Que de fois, dans le désir de se livrer une nuit entière, aux luites secrètes des époux, ne souhaitèrent-ils pas le retour de l'obscurité si favorable aux doux mystères!

Déjà la nuit déployait son voile azuré, et apportait le sommeil aux humains, mais non pas à l'amoureux Léandre. Sur les bords de la mer mugissante, il attendait le signal de son brillant hyménée, et tâchait de découvrir ce funeste flambeau qui doit annoncer de loin ses plaisirs secrets. Héro, voyant les obscures et épaisses ténèbres de la nuit répandues sur la terre, arbore le fanal; il verse à peine une faible lumière, que l'amour embrase déjà le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, lui aussi brûle et se consume.

Lorsque Léandre entend les mugissemens horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte, mais, ranimant son audace, il s'adresse à lui-même ces paroles, pour rassurer ses esprits effrayés. « L'amour est impérieux; « la mer est implacable; mais, après tout, la mer n'est que « de l'eau, tandis que les feux de l'amour me brûlent inté-
 « rieurement. Rassemble donc tes feux, ô mon cœur; ne
 « crains pas le vaste amas d'eau. Seconde ma passion;
 « pourquoi redouter ces vagues impétueuses! Ignorest-tu
 « que Cypris est née au sein des ondes; qu'elle possède
 « un pouvoir absolu sur la mer et sur men mal? »

Il dit, et, des deux mains, découvre ses membres délicats, lie ses vêtemens autour de son cou, s'élançe du rivage, se précipite dans les flots, et nage toujours vers le fanal étincelant. Lui-même est son rameur, sa voile et son navire.

Héro, du sommet de la tour où elle tient la lumière, quelque soit le côté par lequel soufflent les vents ennemis, protège le flambeau avec le pan de sa robe, jusqu'à ce que Léandre, épuisé de fatigue, aborde au rivage de Sestos. La jeune prêtresse le conduit vers la tour, puis, sur le seuil de la porte, embrasse en silence son époux hors d'haleine, et dont les cheveux sont humides encore des flots de la mer. Elle le mène ensuite dans l'asile secret, vers la couche virginale. Là, elle l'essuie, le parfume d'essence de roses, et dissipe l'odeur désagréable de l'onde salée. Dès qu'ils sont placés sur le duvet moëlleux, Héro enlace de ses bras Léandre encore haletant, et lui adresse ces douces paroles :

« Cher époux, tu as essuyé bien des fatigues, plus que
« n'en essuya jamais aucun autre époux. Cher ami, tu as
« souffert de rudes peines. Tu as assez lutté contre l'onde
« amère, et senti l'odeur importune des flots agités.
« Viens, cher époux, viens oublier tes travaux entre mes
« bras. »

Ainsi parle Héro, et Léandre se hâte de délier la ceinture de la prêtresse, et ils se livrent aux plaisirs de l'aimable Vénus. C'étaient des noces, mais on n'y dansa point; c'était un lit nuptial, mais on n'y chanta point d'hymnes; nul poète n'invoqua la chaste Junon; la couche ne fut point éclairée par des flambeaux; les jeunes gens ne firent aucune danse légère; des parens vénérables ne chantèrent point à cet hyménée, le lit nuptial fut préparé dans le silence, à l'heure favorable aux tendres combats; le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune épouse, et l'on ne fit point retentir ces mots : *io hymen!* *io hyménée!* Les ténèbres seules embellirent l'union de ces deux amans, et jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit confident de son bonheur. Chaque matin, cet époux insatiable de plaisirs, et respirant encore ses nocturnes amours, retournait à la rive vers les murs d'Abydos.

Héro, vêtue d'une longue robe, savait tremper ses pârons; le jour, c'était une chaste prêtresse; la nuit, une tendre amante. Souvent les deux époux souhaitèrent que le soleil, en commençant sa carrière, fut sur le point de se finir. C'est ainsi qu'ils savaient déguiser la violence de leur passion, et qu'ils goûtaient sans crainte pendant la nuit toutes

les délices de l'amour. Mais ils vécutent peu de temps, et leur doux hymen ne fut pas de longue durée.

Lorsque revint le brumeux hiver qui soulève d'horribles tempêtes, les aquilons bouleversaient les gouffres mobiles et les humides fondemens de la mer, et déployaient toute leur rage sur les ondes. Déjà, dans les deux ports, le nau-tonnier, pour échapper à la mer courroucée et perfide, avait mis son noir esquif. Mais la crainte de la mer orangeuse ne put le retenir, intrépide Léandre. Lorsque le perfide et impitoyable flambeau t'offrit des hauts de la tour sa lumière accoutumée, tu ne craignis pas la fureur des vagues.

L'infortunée Héro aurait dû se priver de Léandre pendant la saison des noirs frimats, et ne point allumer l'astre passager de l'hymen ; mais l'amour et le destin l'entraînaient impérieusement. Aveuglée par le désir, ce n'est plus le flambeau de l'amour qu'elle présente, mais une torche funèbre.

C'était la nuit, alors que les vents soufflent avec plus de violence, qu'ils sévissent de leur haleine glaciale, que tous ensemble ils fondent sur les rives du détroit. Encouragé par l'espoir de se réunir à son épouse, Léandre s'élançe sur le dos bruyant des vagues. Déjà les flots sont poussés par les flots, l'onde s'amoncele, les vagues se mêlent avec les nues, les vents se combattent, et résonnent de toutes parts. Eurus souffle contre Zéphyre, Notus frémit contre Borée ; un bruit horrible s'étend sur la mer retentissante.

L'infortuné Léandre, da milieu des gouffres, adresse souvent ses prières à Vénus, née au sein des ondes, et souvent aussi à Neptune, souverain des flots. Il n'oublie pas Borée, et lui rappelle le souvenir de la vierge Attique (4). Mais aucune de ces divinités ne le secourut, et l'amour lui-même n'arrêta pas la destinée fatale. Léandre, battu par le funeste choc des vagues accumulées, devient leur jouet. Ses pieds lassés perdent leur force ; ses bras épuisés par un mouvement continuel, restent immobiles. Les ondes se précipitent dans sa bouche entr'ouverte ; il boit le funeste breuvage des flots amers ; Le souffle cruel des aquilons éteint le flambeau perfide, tranche à la fois la vie et les amours du malheureux Léandre.

Héro, pendant qu'il tarde encore, reste l'œil vigilant et l'ame abandonnée aux inquiétudes les plus déchi-

(4) Orythie.

rantes. L'aurore est venue ; Héro n'aperçoit point son époux, elle promène çà et là ses regards avides sur le dos de la vaste mer, pour voir si Léandre, privé de la lumière du flambeau, n'erre point sur les ondes. Elle aperçoit au pied de la tour son époux sans vie, et déchiré par les pointes des rocs. A cet aspect, elle arrache le beau vêtement qui couvre son sein, jette un cri aigu, et se précipite du sommet de la tour. Ainsi périt Héro sur le corps de son amant ; et ils furent unis jusque dans leur trépas.

